

« Mon pays est malade il souffre d'ignorance agressive, de nationalisme et d'une folie de grandeur impérialiste, j'ai honte pour nous », déclarait l'écrivaine russe Ludmila Oulitskaïa, à Salzbourg en 2014, lors de la remise du prix Siegfried Lenz.

2014, c'est le début de la guerre en Ukraine, dans l'est, le Donbass, dont les Russes s'emparent, juste avant d'occuper la Crimée.

Je n'ai aucune légitimité à parler de la guerre en Ukraine.

Mais j'ai toute légitimité de dire la barbarie à l'œuvre depuis maintenant un mois.

La barbarie humaine qui se déchaîne chaque fois qu'un état la justifie au nom d'une guerre, d'une invasion, d'une colonisation. Ici et là, partout dans le monde, ou presque.

Cette autorisation à tuer, à violer, à humilier, à écraser, à détruire, à déshumaniser.

Chaque fois elle me sidère, chaque fois elle m'ébranle dans ma propre humanité.

Le « Je ne veux pas que tu sois », dit par un officier SS dans le camp d'extermination où était Robert Antelme me laisse chaque fois exsangue. Ma peur, ma plus grande peur, est celle-là, que l'inhumain défigure en un ricanement atroce nos visages de femmes et d'hommes.

J'ai écrit Au Bord pour ne pas laisser sans voix une photo de la prison d'Abu Ghraïb en 2005, pour interroger notre violence, notre goût pour le pouvoir, pour la domination. Notre jouissance à blesser, à mortifier.

Au fond je n'ai d'autre légitimité que celle-là :

écrire parce que le silence est déjà un renoncement à se frotter à cet impossible qui ne l'est pas. Notre inhumanité. Je dois en parler pour la regarder, pour en explorer les sources, pour les exposer à nu et à cru, au vu et à l'oreille de toutes et de tous. Sans cesse regarder en nous-mêmes où se cache notre désir de vengeance et notre fureur, notre envie de détruire.

Écrire parce que la guerre est aussi une guerre des mots.
Parce que ça commence là, dans la langue, dans l'usage de la langue,
manipulation, exploitation, insulte, soumission, répression, anéantissement.
Et cela comme écrivaine, je ne peux m'y résoudre.
C'est mon seul travail, dire, trouver les mots exacts pour ne pas jouer
avec le sens, ne pas se perdre dans l'interprétation, ne pas prendre
l'obscurité pour la lumière.
Alors, oui, j'écris à des endroits impossibles parce que l'impossible
n'est pas impensable, parce qu'il nous explose à la gueule un jour ou
l'autre, et que le nommer est notre reste d'humanité. Un reste dont
on rêverait qu'il soit un avenir.

—

Claudine Galea

4 avril 2022